

## GARREC ET PALARDOUX FONT LEUR CINÉMA

### (Deuxième Partie)

*Résumé de l'épisode précédent : Garrec et Palardoux sont consultants sur un film à chier où un enfant est retrouvé mort. Raymond Toulard, libéré en dépit du bon sens en raison d'un dysfonctionnement administratif, est suspecté. Il s'en branle. Ghislain aussi qui fume comme un pompier toxico. Au commissariat, ça chie des bulles : un tueur au calendrier de l'Avent leur en fait baver des ronds de citron. Soudain, Bernard Montiel meurt. Les gens sont dépités. Une boulangère vend un sandwich pourri pour quatre euros cinquante. François Fion mettrait des slips en or massif. Toulard est repéré par Garrec et Palardoux sur le tournage. Une course poursuite s'engage. Ghislain finit la gueule dans les poubelles. Toulard a un accident spectaculaire. Garrec termine sur une moto-crottes. Pendant ce temps, Géraldine surprend son père dans les vestiaires du commissariat. C'est à peu près tout.*

Mardi 9 décembre, 21h32, au commissariat. Géraldine voit son père pour la première fois depuis vingt ans.

— Papa ?!

— Holà, non, pas du tout, je suis, euh, le vigile.

— Y'a pas de vigile.

— Non mais le nouveau vigile, celui qui vient d'arriver, décision préfectorale, le plan Vigie Pirate, vous savez ce que c'est, avec les fêtes qui approchent...

— Papa, tu mens très mal pour un escroc international.

— Bon, Géraldine, ça me fait plaisir que tu m'aies reconnu, admet le gominé. Ca fait une paye qu'on s'était pas vu, t'as bien grandi, tu fais, comment dire, plus femme qu'avant.

— C'est normal, j'ai vingt-trois ans maintenant. Vingt ans de plus que la dernière fois.

— Oui, oui, c'est ça, mais t'as l'air en forme, dis-moi, on dirait que t'as bien réussi, ça m'étonne pas, t'es une fille intelligente, tu dois tenir ça de ta mère.

— Excuses-moi de te demander ça mais qu'est-ce que tu fous là ?

— Rassure-toi : personne m'a vu, j'ai neutralisé les caméras de surveillance. T'as eu mes lettres ? Pourquoi tu m'as jamais répondu ?

— Tes lettres ? Quelles lettres ?

— Celles que je t'ai envoyées dans ma cavale, où je portais des chaînes en or, avec une fausse barbe et des lunettes de soleil, que je nageais dans l'argent sale et que je sirotais

des cocktails avec Alfred Sirven. (Silence.) Ta mère a dû les intercepter, elle a toujours été jalouse de mon succès.

— Ton succès ? Tu fais des casses, papa ! 1988, la BNP de Vesoul, 1990, deux bijouteries à Tourcoing, 1991, trois banques en une semaine à Charleroi, 1993, une charcuterie à Dusseldorf...

— C'était un soir où j'étais bourré mais je lis pas l'allemand, j'ai confondu avec une banque.

— 1993, la banque postale de Rimini, 1995, la galerie du « Carlton » de Prague dévalisée en pleine nuit, arrestation, mai 1996, fuite de la prison de Catane en montgolfière, juin 1997, attaque d'un camion de la Brink's avec des fruits et légumes, les transporteurs ont cru que c'était des grenades maquillées, ils ont eu la trouille de leur vie, 1998, quatre bijouteries de Varsovie ratiboisées en te faisant passer pour Luciano Pavarotti, octobre 1999...

— Tu connais mon casier par cœur ou quoi ?

— Evidemment, c'était mes seuls souvenirs de toi. Y'a pas de quoi être fier.

— Je vois que ta mère t'a montée contre moi mais sache qu'elle avait ses torts elle aussi, elle était jamais là, puis tout le temps en train de me faire la morale.

— C'est un peu logique : elle était flic et toi t'étais un mec entretenu qui glande toute la journée, même pas capable de garder sa fille, jusqu'à ce que tu te lances dans le grand banditisme ! Tu crois pas qu'elle pouvait cautionner ça quand même ?

— C'est ce qu'elle t'as dit ?

— Ben oui, t'as une autre version peut-être ? C'était de l'humanitaire ?

— Attends, j'ai toujours subvenu à vos besoins, je veux ai envoyé la moitié de l'argent de mes casses tous les mois.

— Maman aurait jamais accepté !

— Tu parles ! Et pourtant elle m'a jamais laissé te voir sous prétexte que j'étais dangereux, elle voulait même pas que je te parle au téléphone, finalement j'ai arrêté d'appeler, elle traçait mes appels pour me retrouver et me foutre en taule.

— C'est faux ! T'es qu'un voyou minable ! Roberto Vapero, dit « le Vaporetto », celui qui efface toutes ses traces ! T'es recherché par Interpol, je devrais donner l'alerte et te faire coffrer !

— Attends, j'ai essayé de trouver un boulot normal, honnête quoi, mais Chantal me décourageait tout le temps dans mes démarches comme la formation de torero, l'ouverture

d'un gîte découverte à côté d'AZF, la fondation d'une chaîne de restaurant échangiste hallal en Turquie et plein d'autres trucs ! Alors tu vois, c'est pas ma faute.

— Ca, c'est la meilleure ! T'as qu'à dire que c'est à cause d'elle si t'as braqué des bijouteries dans toute l'Europe tant que tu y es ?

— Y a un peu de ça, c'est vrai.

— En attendant qu'est-ce tu fais ici, à fouiller dans son casier ?

— Je cherchais, euh, des souvenirs, une photo, voir si elle a changé, si elle a pas trop grossi. Ecoute, Géraldine, là je suis un peu pressé, j'ai une soirée fondue chez Popeck, mais je te rappelle sans faute pour le Réveillon, ok ?

— Attends, faut qu'on discute pa...

Géraldine n'a pas fini sa phrase que le Vaporetto s'est fait la malle, son sac de sport sous le bras.

Mercredi 10 décembre, 9h48, dans la Coccinelle. Après le fiasco de la veille, Garrec et Palardoux sont en route pour les studios du tournage, en périphérie de la ville.

— Quelle soirée, chef ! Il paraît que l'explosion du camion de feux d'artifice s'est vue jusqu' à la capitale !

— Vous parlez d'un spectacle, le GIGN est arrivé avant l'ambulance pour Toulard, ils ont cru à une attaque terroriste.

— Espérons qu'il va se remettre avant la fin de la semaine : faut qu'on l'interroge au plus vite, mais de toute façon pour moi, ça fait aucun doute qu'il est coupable, on l'a pratiquement pris sur le fait.

— Vous allez un peu vite en besogne, Ghislain : il était dans les parages c'est tout, et puis y a eu aucun mort sur le tournage pendant qu'il y était que je sache. Bon, j'espère que vous êtes d'attaque parce qu'aujourd'hui ça risque de chauffer pour nous : ma fille nous avait dit de pas nous mêler à l'enquête pendant notre mise à pied et on a envoyé un suspect à l'hosto, ça pourrait mériter des poursuites.

— Vous êtes sûre ? Mais pourquoi elle nous a pas interrogés sur les causes de l'accident hier ?

— Je sais pas, elle avait l'air bizarre au téléphone, elle m'a juste dit qu'on verrait ça plus tard. Elle a à peine demandé si j'étais pas blessée.

— Et pour moi ?

— Elle a rien dit, je crois qu'elle s'en tape.

Le portable de Garrec vibre dans sa poche, elle prend l'appel au volant, écoute sans mot dire et raccroche.

— Raymond Domenech vient d'appeler.

— Qu'est-ce qu'il voulait, ce pauv'type ?

— Non, pas l'entraîneur, l'hôpital. Mauvaise nouvelle : Toulard a clamsé.

— Zut.

— Zut ? Merde alors ! enrage Garrec. On est marrons, Ghislain : ce connard a emporté son secret dans sa tombe, on saura jamais si c'était lui.

— La mini-moto, y a rien de plus traître, ma mère m'a toujours dit que c'était vachement dangereux comme moyen de transport. Quand j'avais huit ans, je me suis échappé du jardin et on m'a retrouvé sur la nationale avec ma mini-moto : je m'étais mis en tête de rallier le Paris-Dakar. Heureusement que j'ai croisé les gendarmes qui ont ramené chez moi, ils m'ont trouvé trop jeune pour un participant homologué.

— Eh ben, on peut dire que vous étiez ambitieux à l'époque !

— A propos d'ambition, chef, c'est le grand jour aujourd'hui : je joue la scène dans le car, vous vous souvenez ?

— Et comment, je raterais ça pour rien au monde, Palardoux : vous allez être crédible en chauffeur de bus, vous qui avez déjà du mal à manœuvrer une trottinette !

10h02, dans les studios vétustes de la Plaine de la Betterave. Mickaël Navet reprend le tournage de son film, sans se soucier plus que ça des morts des derniers jours, soit un enfant, Bernard Montiel et Raymond Toulard, ce qu'il ignore pour le dernier.

— Allez, on se dépêche, vite, vite, Sophie, Samantha, Racklet, enlève ton attelle, j'suis sûr que t'as pas mal, t'es tombé de la mobylette à même pas soixante-dix, le poulet qui fait le chauffeur, il est où, cet enfoiré ?

— Je suis là, dit Ghislain en levant le doigt comme en CE1.

— Et les figurants, ils sont où, ces bons à rien ? Ils faut des gens dans ce car, c'est des vieilles qui vont à un loto, putain, on a des vieilles en réserve, j'espère, Mouloud, c'est toi qui t'occupes des figurants ?

— Euh oui, en principe c'est moi.

— Et alors : il est où le troupeau de vieilles surexcitées par le gain d'un petit veau ?

— Elle se sont décommandées, soi-disant pour une réunion bas à varices, je crois qu'elles ont eu peur avec tous ces morts sur le tournage, faut les comprendre, et puis beaucoup d'entre d'elles étaient fans de Montiel alors elles sont un peu sous le choc.

— Ah les vieilles carnes ! Me planter comme ça, moi, le grand Mickaël Hitchcock !

— Tout le monde sait que vous vous appelez Navet, dit Garrec, ça sert à rien de vous faire appeler Hitchcock, et puis y a pas à avoir honte, le navet c'est bon dans la soupe.

— Vous, la fliquette, on vous a pas sonnée : vous êtes pas obligée de rester si ça vous intéresse pas, vous faites la patronne du resto dans la dernière scène et on la tourne pas aujourd'hui de toute façon.

— Je veux voir mon collègue se prendre pour...comment il s'appelle déjà cet acteur insipide qui conduisait un bus en feu dans un film avec Sandra Bullock ?

— Keanu Reeves, répond Palardoux, toujours au taquet quand il s'agit de jouer à « Questions pour un champion », même s'il a été recalé quatorze fois à la sélection à Concarneau au grand désespoir de Mémé Chouchen.

Pendant que tout se met en place, Garrec feuillette le « Choc de Meaux » dans lequel Paimpol s'est laissé aller à un lyrisme de bon aloi : « Montiel monte au ciel en pleine gloire : des milliers de fans en pleurs assaillent le lieu du tournage maudit ». Son attention est retenue par un discret entrefilet en avant-dernière page : « Notre respecté maire surpris en pleine divagation sur la voie publique, tenant des propos obscènes et en possession de douze téléphones portables dont il prétend ignorer les propriétaires : une affaire à suivre. On l'aurait également vu hier faire un scandale au concert de Véronique Sanson à l'Olympia. La chanteuse se serait remise à boire. »

— Bon, le car va arriver d'une seconde à l'autre, prévient Navet. Finalement on tourne à sec, on laisse tomber la pluie, on n'a pas assez de fric pour faire réparer les machines.

— Je prends pas le parapluie alors ?

— Non, Racklet, vous prenez pas le parapluie puisque je vous dis qu'il pleut pas, à moins que vous vouliez avoir l'air d'un pauvre connard complètement débile.

— Putain, c'est ça le car ? demande Ghislain médusé.

— Ben oui, vous croyez quoi ? Le budget est ric-rac alors j'avais pas le choix et encore je peux remercier Mouloud qui a fait jouer ses relations au Maroc pour récupérer gratos un car maghrébin qui devait aller à la casse. Je crois qu'il a servi pour une tentative d'attentat kamikaze sur l'ambassade française à Rabat, ça lui donne un cachet supplémentaire.

— Et il roule au moins ?

— On s'en branle qu'il roule ou pas, c'est du cinoche, vous êtes au courant qu'E.T. c'était pas un vrai extra-terrestre ? On reste à l'arrêt et on tourne sur fond vert, après on trouvera un gars qui bidouille en informatique pour nous mettre un paysage et de la flotte derrière. Allez, vos gueules, bande de merdes : silence, action !

Garrec Poilopié et Palardoux Raklet attendent devant un panneau rouillé.

— Sur celle-là je suis avec Dany Boon, il est super sympa, en plus j'ai adoré son film, ma mémé aussi a adoré, tout le monde a adoré...

— Ghislain ?

— Oui ?

— Moi aussi j'ai beaucoup d'estime pour Dany Boon, mais si vous sortez encore une photo de ce porte-monnaie, je vais devenir dingue. Ghislain, passez-moi le pébroc.

— Coupé ! hurle Navet. Samantha, il pleut pas, il a pas de parapluie sur lui, t'es conne ou quoi ?

— Ah : pébroc ça veut dire parapluie, j'avais pas compris, désolée.

— Bon, on reprend : silence, action !

— Ils ont dit qu'il passait quand, le car ?

— Dans la journée.

— Si seulement on ne s'était pas fait détruire la voiture par des extrémistes fascistes.

— C'était pas méchant, ils voulaient juste s'amuser.

— Vous êtes fou ou quoi ? C'est une honte de s'attaquer à la propriété de l'Etat et aux valeurs de la République, c'est pire que de siffler la Marseillaise !

— Vous pensez qu'on va finir à la circulation, chef ?

— Rendez-moi un service, Ghislain : plus un mot jusqu'à ce que le car arrive.

Après un léger déplacement de caméras, les techniciens les plus costauds de Navet poussent hors champ l'antiquité sur roues ; lorsqu'ils arrêtent, la tête de Ghislain au volant heurte le pare-brise. Garrec Poilopié et Palardoux Raklet entrent dans le car sous le regard inquisiteur de Ghislain et des quelques figurantes récupérées in extremis dans la rue au retour du marché.

— Pas les photos !

— Dommage, c'était la communion de ma cousine, j'étais déguisé en Johnny Hallyday. (Très long silence.) J'enverrais pas mes gosses dans cette école, dit Raklet en oubliant la moitié du texte.

— Ils prennent pas n'importe qui ici. (Silence encore plus long.)

— Oh, chef ?

— Attendez, je réfléchis. (Samantha compulse ses fiches où on lui a écrit ses répliques.) J'sais qui va être la prochaine victime : on y retourne !

La Poilopié se dirige vers le chauffeur, l'authentique Ghislain Palardoux avec une fausse moustache pour l'occasion :

— Arrêtez, on descend là !

— Quoi ?

— Police ! (Samantha montre un insigne un peu toc.) Arrêtez, j'veous dis !

— Pas question, j'dois êt' à Morteau à huit heures et demie, euh, neuf heures moins l'quart, neuf heures et demie, enfin ce soir, y'a un loto et un p'tit veau à gagner.

Elle lui sourit de toutes ses dents récemment détartrées :

— Monsieur, s'il vous plaît...

— Bon, c'est bien pour vous faire plaisir.

— Coupé ! braille Mike. C'était à chier, on la garde !

— Merde, c'est quoi ce type au fond du car ? dit Ghislain en voyant un homme affalé sur son siège, vers lequel il s'avance en poussant les vieilles figurantes. Laissez passer, j'suis pas conducteur de car en vrai, j'suis flic.

— C'est ça et moi j'suis Rama Yade, dit une mama africaine obèse en faisant barrage de son corps. Et n'en profitez pas pour me peloter, ajoute-t-elle pendant que Ghislain passe de profil à côté d'elle.

— Chef, on a un macchabée ! affirme Ghislain après avoir examiné le corps du type.

— Dégagez les viocs, dit Garrec pour faire de la place. Allez, tout le monde descend. Mais non, pas vous, Palardoux, restez là.

Le car se vide et les deux policiers observent le cadavre :

— On dirait un facteur. Ou un type déguisé en facteur. Il amenait peut-être des factures et un mec à sec l'a mal pris ?

— Et qu'est-ce qu'il fout là d'après vous ? Non, y'a autre chose.

— C'est quoi ça ? dit Ghislain en voyant dépassé un truc de sa veste.

— Vous voyez bien qu'c'est un calendrier, Palardoux. y a rien d'étonnant, c'est l'époque où les facteurs se font de l'oseille en revendant ses cochonnetés.

— C'est bizarre, c'est pas un calendrier de 2009 mais de 2005.

— Merde. Vous captez, Ghislain ?

— Non, j'ai aucun réseau.

— Pour le macchab ! Toulard était innocent depuis le début, cette pauvre tranche est morte pour rien. On a affaire au Tueur au Calendrier.

— Quoi ? Le Tueur au Calendrier ?

— Hélas oui, celui-là même qui nous a échappé un 24 décembre après une poursuite d'anthologie. Vous vous en souvenez ? C'était notre première enquête ensemble.

— Et comment qu'j'm'en souviens ! Mais j'crois qu'il était mort ?

— Alors c'est un tueur zombie.

— Ca existe ? J'en avais entendu parler mais j'étais pas sûr...

— Mais non, ça veut dire qu'il est encore en vie ! C'est vrai qu' on n'a jamais retrouvé le corps et vous savez c'que dit le proverbe flic : « Pas de corps, pas de mort ».

— Il est beau ce calendrier : ceux avec les petits chats, ça a toujours été mes préférés.

— Je reconnais bien là votre anti-conformisme, Palardoux.

24 décembre 2005, 10h25, commissariat de Meaux. Plus jeune de trois ans, Garrec est dans le bureau de Royco qui, à l'époque, semblait déjà au bout du rouleau :

— Bon, Garrec, j'vais pas y aller par quatre chemins : faut vous bouger le cul et vous remuer les méninges, ou l'inverse peu importe, démerdez-vous comme vous voulez mais je veux voir le Tueur au Calendrier sous les verrous avant la fin de l'année.

— Vous avez peur qu'il récidive et vous avez raison, commissaire, voilà ma théorie : tous les meurtres depuis le début de l'année n'étaient qu'un échauffement.

— Un échauffement ?

— Oui, le boulanger à la Chandeleur, le chocolatier à Pâques, le musicos à la Fête de la Musique, le pompier au 14 juillet et l'enfant déguisé pour Halloween, tous égorgés : c'était juste une manière de nous prévenir, un teaser de sa grande œuvre à venir en quelque sorte. A tous les coups, il va s'en prendre aux Pères Noël pour les fêtes. D'ailleurs sur ce point, Sylvette est d'accord avec moi.

— Sylvette ? C'est qui ?

— Notre profileuse depuis dix ans, commissaire.

— Ah oui, Boléro, la doc des mabouls. Bon, moi j'pensais surtout aux statistiques : ça ferait chouette sur mon bilan de résoudre cette affaire avant le 31, c'est tout.

— On a aucun indice jusqu'ici, c'est un type prudent, sûrement psychorigide avec son obsession pour les dates. On pense qu'il a peut-être une malformation à la main ou que c'est un droitier qui tue de la main gauche, parce que les coups portés sur les victimes sont très irréguliers. Et Sylvette a dressé son portrait psychologique, vous en pensez quoi ?

— Oh, moi, vous savez, la psychologie, c'est pas mon truc, sauf la psychologie sanglière, là je suis un cador.

— La quoi ?

— La psychologie sanglière : on croit qu'c'est simple la chasse, mais non, pour attraper le sanglier il faut connaître ses motivations, savoir comment il va réagir dans chaque situation, surtout la femelle qui est si imprévisible.

— Sûrement. Mais pour revenir à l'enquête, j'ai l'impression que J.R. nous a pas mal plombés depuis le début.

— Je sais il a des méthodes, comment dire, alternatives.

— Vous avez le sens de l'euphémisme : hier il m'a obligé à prendre douze expresso chez le Rital d'en face pour lire le marc de café. Vous savez comme il les fait serrés ses cafés ? Résultat : tout c'qu'il a vu dans son marc, c'est vous déguisé en oiseau bleu, un type avec des pantoufles en petits chats chiliens, un péplum dans les rues de Meaux et moi sur le tournage d'un film en 2008, n'importe quoi !

— C'est quoi, cette histoire d'oiseau bleu ? dit Royco, inquiet.

— Je sais pas, des conneries. En tout cas j'avais les mains qui tremblaient tellement que j'ai pas pu conduire de la journée. J'veux un autre coéquipier, n'importe qui sauf J.R.

A ce moment-là, on frappe à la porte.

— J'crois que c'est votre n'importe qui qui arrive, dit le commissaire.

— Quoi ?

— Entrez !

Le jeune homme qui pousse maladroitement la porte et entre dans le bureau est de taille moyenne, mince, les cheveux châains clairs très fins ayant tendance à boucler, avec des yeux verts tirant sur le gris ; il porte une vieille cravate en nylon ayant appartenu à son père et a les mains et les poignets rougis par une allergie psycho-somatique.

— Ghislain Palourde, je suppose ? Salut, mon bonhomme !

— Oui, euh, enchanté, c'est bien moi, sauf que c'est Palardoux, Ghislain Palardoux.

— C'est vrai que vous avez pas l'air d'être un dur, grogne Garrec.

— Pardon ?

— Palourde, je me réjouis que vous soyez muté ici, vous verrez, c'est une ville super Meaux, et les forêts des environs regorgent de sangliers dodus. Je vous cache pas qu'il va falloir vous mettre dans le bain rapidement : on a un serial killer sur les bras. Je vous présente le lieutenant Chantal Garrec, votre nouvelle coéquipière à partir de maintenant.

— Un serial killer ? dit Ghislain impressionné, tout en tendant une main molle et moite au lieutenant.

— Royco, j'veux pas d'un bleu, c'est une affaire trop importante ! répond Garrec sans la lui serrer.

— Je suis sorti troisième de ma promo. (Silence.) Quatrième en fait, mais le troisième s'est désisté. Et puis j'ai fait des stages aussi.

— Vous appelez ça un renfort ?

— Garrec, j'ai personne d'autre alors me faite pas chier ! Vous pouvez disposer !

Garrec s'en va en claquant la porte et Royco dit à Ghislain :

— Mon petit Palourde, cette flic est la meilleure mais c'est une tête brûlée, et vous vous êtes une crème : essayez de ne pas devenir une crème brûlée à son contact.

— Merci du conseil, commissaire.

14h23, dans la 205 bleue de fonction en route vers la galerie marchande de Meaux. Garrec, au volant, n'est pas ravie de cette « aide » imprévue :

— Vous devriez rouler moins vite, la route est verglacée, dit Ghislain en s'accrochant à son siège et en remettant en place sa fausse barbe et son bonnet.

— Commencez pas à faire la chochette, Palourde !

— C'est Palardoux, Ghislain Palardoux.

— Ouais, c'est ça. Et vous avez quel âge d'abord ? demande Garrec sans ralentir.

— Vingt-quatre ans.

— Merde, presque comme ma fille.

— Vous avez une fille ?

— Ca vous pose un problème ?

— Non, j'aime bien les filles, enfin pas la vôtre en particulier...

— Ma fille est pas assez bien pour vous, c'est ça ?

— Non, j'ai pas dit ça, je la connais pas, elle fait quoi comme métier ?

— J'en sais rien, la dernière fois que je l'ai vu elle voulait s'inscrire en droit, mais c'était y a trois ans. (Silence.) Vous devriez vous couper les cheveux, Palourde : vous ressemblez plus à Péruvien chantant dans le métro plus qu'à un flic.

Ghislain, vexé comme un pou, ne dit rien.

— J'vous dis ça pour vous aider : si vous êtes pas à la hauteur, essayez au moins d'en avoir l'air, des fois ça marche.

— Je veux pas avoir l'air, je veux ETRE à la hauteur et je sais que je PEUX.

— On verra ça. Ca vous dérange pas de vous déguiser en père Noël ?

— Non, ce sera une sorte de bizutage, faut en passer par là, je suppose.

— Si vous discutez pas mes ordres, tout se passera bien. Et qui sait, peut-être qu'en fait vous êtes plus futé qu'vous en avez l'air ?

— Je sais pas trop comment je dois le prendre.

— C'était un compliment : au commissariat on a trop de gros bras et pas assez de cervelle, avec vous ça va rééquilibrer les forces.

— On dirait pas comme ça mais j'ai les muscles très développés : pour mon déménagement j'ai monté tout seul mon clic-clac au quatrième étage sans ascenseur.

— Impressionnant, Palourde, impressionnant.

16h32, supermarché « Promo Coco » de Meaux. Ghislain, déguisé depuis des plombs en Père Noël, sert d'appât au serial killer en tentant de poser pour des photos avec des enfants, mais les gosses ne se bousculent pas au portillon. Garrec, déambulant sur le parking en toute discrétion, le rejoint devant le flop manifeste de leur technique de leurre.

— Mettez-y un peu de bonne volonté, putain : le costume ne fait pas tout, il faut que vous fassiez un peu semblant d'être un Père Noël sinon les chiards vont pas venir.

— Les enfants sont pas des demeurés, ils y croient pas au vieux à la barbe et à la hotte avec ses rennes. Moi, j'y ai jamais cru, je faisais semblant pour faire plaisir à ma mère et puis à douze ans, on a eu une conversation sérieuse, j'lui ai dit : « Maman, faut arrêter maintenant, je sais que le père Noël existe pas ». Elle a pleuré toute la journée en mangeant des madeleines aux œufs et en regardant ses films de Louis de Funès. A propos, vous avez vu « Le gendarme à New York » ?

— La ferme, Palardoux ! Je suis persuadée que le tueur va frapper aujourd'hui et que sa cible sera un ou plusieurs Pères Noël ! A choisir, j'préfèrerai que ça soit vous.

— Merci, c'est agréable.

— Vous inquiétez pas, vous risquez rien, j’vous protégerai, regardez (elle relève son pull et lui montre son arme).

— Maman, maman, la dame elle a un pistolet, j’ai peur ! braille un gamin en montrant Garrec du doigt. Et puis c’est pas le vrai père Noël, sa barbe est fausse et il est trop maigre.

— Venez, Palardoux, on change de secteur avant que y’ait un attroupement, dit Garrec en voyant arriver les vigiles alors qu’ils opèrent sans autorisation.

— Oh oh, le père Noël doit s’en aller, les enfants, soyez sages sinon vous n’aurez pas de cadeaux ce soir. Ou des cadeaux tout cassés et tout pourris. Et empêchez vos parents de prendre le volant s’ils ont trop bu.

— Allez, père Noël, on fera de la prévention routière plus tard, on est attendus par nos rennes, dit Garrec pendant que les gorilles parlent au talkie-walkie.

—T’es qui toi ? dit un gamin à Garrec en lui donnant un coup de pied dans le mollet.

— Ouille, petit merdeux, elle est où ta mère que j’l’emmène au poste ? Fais gaffe, j’suis une sorcière en civile.

Le gosse chiale, les vigiles rappellent et les deux policiers quittent le « Promo Coco » bondé au pas de course :

— Chef, pourquoi on court ? On n’a rien fait de mal.

— Pour l’endurance, Palardoux, pour l’endurance.

— J’voudrais bien vous y voir, courir avec cet accoutrement c’est pas évident.

— Bon, d’accord, on ralentit.

— Chef ?

— Quoi ?

— Regardez là-bas, y a un facteur avec des calendriers : j’veais en acheter un pour Mémé Chouchen.

— Qui ça ?

— Ma mémé bretonne, elle est très gentille mais elle force un peu sur la liqueur de poireaux, j’ai une photo d’elle dans mon porte-monnaie, j’peux vous la montrer si vous...

— Vous croyez qu’c’est le moment ? On s’en tape, de votre calendrier.

— Y en a pour deux minutes.

— Bon, dépêchez-vous, j’vous attends dans la bagnole.

Palardoux traverse le parking pour rejoindre la zone pavillonnaire jouxtant le centre commercial où un facteur en tenue vend ses calendriers.

— Bonjour, vous êtes bien facteur ?

— Et vous, vous êtes Père Noël ?

— J’voudrais un calendrier, celui-là avec les petits chatons blancs, ça sera très bien, dit Ghislain en lorgnant sur la sacoche ouverte du facteur.

— Non.

— Quoi, non ? J’suis flic et je veux un calendrier, alors vous allez m’en donner un et vite.

— Vous êtes flic ou père Noël ?

Pendant que Ghislain fouille dans son déguisement à la recherche de sa carte de police, le « facteur » descend rapidement les marches du perron. Par réflexe, le policier-père Noël cherche à le retenir par sa moufle gauche mais écrase un bout de tissu vide, celui-ci semblant amputé du pouce. Le facteur fait un geste brusque pour se dégager et sa sacoche tombe par terre avec un bruit lourd.

— Vous transportez des haltères ou quoi ? dit Ghislain en se penchant pour attraper la sacoche.

— Non, touchez pas, c’est bon ! Merci, je vais me débrouiller.

Le type veut prendre la besace qui lui glisse entre les mains : Palardoux voit alors avec terreur que sous ses trois seuls calendriers de chatons se cache un engin explosif artisanal.

— Au secours, chef, une bombe !

— Merde ! peste l’homme en se barrant sans demander son reste.

En voyant le facteur s’enfuir à vélo, abandonnant sa sacoche sur le perron et laissant son collègue comme deux ronds de flan gesticuler comme un père Noël psychotique, Garrec comprend et arrive à sa hauteur avec la voiture :

— C’est quoi ce binz ? Il est où votre calendrier ? Vous lui avez fait si peur que ça à ce pauvre facteur ? Pourtant ça a l’air de s’estomper vos allergies.

— J’crois qu’c’est pas un facteur en fait, y’a une bombe dans sa sacoche ! dit-il en désignant l’engin posé au sol.

— Une bombe ? Faut évacuer la zone et prévenir les pompiers.

— Super, j’leur demanderai un calendrier.

— Pas le temps, montez ! On a un terroriste à chopper !

Une minute trente plus tard, Garrec a appelé les secours pour la bombe et arrive en pleine rue Denise Fabre, la rue piétonne de Meaux, sur les talons du faux facteur en vélo :

— Vous croyez que c’est qui ce type ? Un islamiste ? Un facteur en colère ?

— Merde, il prend la rue piétonne, on va devoir laisser la bagnole ! Palardoux, vous pourrez courir avec le déguisement ?

— J’veais déjà enlever le bonnet : je sais pas si ça me fera courir plus vite mais au moins j’aurai l’air moins con.

— Allez, on y va !

Les deux flics abandonnent la voiture et se lancent à la poursuite du suspect qui prend de l’avance :

— Demi-tour, demi-tour, y’a une bombe là-bas ! hurle Ghislain aux passants pour les forcer à s’éloigner tout en enlevant son costume encombrant.

— Palardoux, arrêter de vous désaper, vous allez finir à poil !

— Vous allez voir comme je suis véloce sans l’entrave du déguisement, on m’appelle le Zatopek du Finistère. Et puis c’est pas ma faute, c’est vous qui m’avez interdit de garder mon jean et mon sweat dessous, vous disiez qu’ça ferait pas crédible.

— J’pouvais pas savoir que notre séance photo au centre commercial allait se transformer en course poursuite à cause de votre amour des calendriers à chatons.

— Oh, regardez, là, devant la vitrine du magasin de jouets, un traîneau, chiche qu’on le prend, on ira plus vite !

— Palardoux, j’aime votre audace et votre pragmatisme.

Ghislain, en marcel et caleçon bleu ciel, saute à plat ventre dans le traîneau, jète le père Noël automate contre la vitrine et lance un tonitruant :

— Accrochez-vous, Chantal, c’est moi qui conduit !

— Putain, on se croirait dans James Bond !

— Et vous vous êtes ma James Bond girl ?

— Palardoux, pas de familiarité, je vous prie.

— Pardon, chef, c’est la vitesse me grise.

— On est encore à l’arrêt. Allez, poussez ! (Profitant du verglas, le traîneau glisse sur la chaussée pavée à une vitesse rarement atteinte en centre-ville pour un traîneau.) Attention, à la poussette, j’voudrais pas qu’après notre passage la rue piétonne soit jonchée de cadavres !

— J’ai toujours rêvé de passer mon permis traîneau, c’est pas si difficile à manœuvrer en fait. Vous pourriez pas balancer toutes ces boîtes, ça me gêne ?

Garrec s’exécute et des tas d’enfants se jettent sur les faux cadeaux dans le sillage du traîneau qui file désormais à vive allure à cause de la pente.

— C'est pas des cadeaux, les mioches, on est de la police ! dit Garrec en essayant de se tenir debout sur le traîneau.

— Laissez, chef, faut pas casser leurs rêves.

Au bout de la rue Denise Fabre, le facteur tourne à gauche, son vélo dérape à cause d'une plaque de verglas et il continue à pied.

— Freinez, Palardoux, sinon on va foncer dans son vélo !

— Y a pas de freins sur un traîneau, c'est les rennes qui freinent et là on a pas de rennes. J'crois qu'on devrait sauter en marche.

— Ghislain, vous me prenez pour Rémi Julienne ou quoi ?

— A 3 on saute : 1, 2, 3 !

Les deux policiers s'extraitent de leur bolide ; rapidement debout, ils aperçoivent la silhouette du facteur sur le pont au-dessus de la Marne.

— Laissez-moi faire, Palardoux, je vais le convaincre de se rendre.

— Ok, chef.

Garrec s'approche de l'homme en rangeant son arme :

— Pas d'imprudence, monsieur. Venez lentement vers moi, sans geste brusque.

L'homme lui adresse un salut théâtral de la main et saute dans la Marne à demi-gelée. Garrec se penche pour voir ce qu'il en est mais un brouillard épais cache la surface de l'eau :

— Merde, merde et re-merde !

— Vous en faites pas, chef, on a fait ce qu'il fallait, dit Ghislain en la rejoignant.

Au même moment, une explosion retentit dans leur dos : ils se retournent et voient de la fumée à deux kilomètres de là, à l'endroit où ils ont laissé la bombe sans surveillance :

— On a peut-être pas tout fait comme il fallait, nuance Palardoux dubitatif.

Mercredi 10 décembre, 10h35, lieux du tournage. Garrec et Palardoux, toujours dans le car, ressortent de cette bouffée de souvenirs.

— Ah c'était le bon temps, chef, on était jeune et insouciant à l'époque, enfin en ce qui me concerne.

— Trêve de nostalgie à deux balles, Ghislain, concentrons-nous plutôt sur notre Tueur au Calendrier revenu d'entre les morts. J'étais certaine qu'il avait dû mourir d'hypothermie, mais j'ai dû sous-estimer les capacités du corps humain.

— Moi j'ai failli attraper une pneumonie ce jour-là.

— Je le sais, j'ai dû me taper de fouiller les décombres de son pavillon sans vous. Un type sans histoire, un certain Théodore Cantacuzène. Toutes les preuves étaient dans la cave : des calendriers par centaines, des coupures de presse sur les meurtres de l'année écoulée et l'arme qui a servi à découper les victimes à la Chandeleur, à Pâques et j'en passe. Aucun doute, c'était bien le Tueur au Calendrier qu'on a arrêté à temps.

— Sans compter son pouce amputé qui expliquait les cicatrices bizarres sur les corps.

— Exact. Par contre on n'a jamais su à quoi il destinait sa bombe. Il avait quand même refroidi un facteur faisant du porte à porte avec ses calendriers rien pour lui piquer ses habits, il comptait sûrement s'introduire dans un endroit protégé avec ce déguisement.

— On devrait consulter les archives de l'affaire, je crois qu'un gosse était mort dans l'explosion de la bombe, ça a peut-être un rapport, et on peut trouver aussi des indices qu'on n'avait pas vus à l'époque.

— Bien vu, l'aveugle, dit Garrec en sortant du car.

14h06, commissariat de Meaux. Garrec et Palardoux entrent sans frapper dans le bureau de Géraldine.

— Ca va ? demande Garrec. T'as pas l'air bien. (Pas de réponse.) Géraldine ?

— Quoi ? Tu me parlais ? Pardon, j'ai pas écouté.

— Je te demandais si t'allais bien, t'as l'air absente, t'as pas de soucis au moins ?

— Non ... enfin pas plus que d'habitude, tu sais la routine, quoi, dit-elle en songeant à la visite de son père qu'elle a gardé secrète.

— J.R. en est où pour le Tueur de l'Avent ?

— Aux toilettes, il a lu quelque part que s'il buvait son café tout en urinant des visions pouvaient survenir. Il y a passé sa matinée et on n'est pas plus avancé.

— Et les autres ?

— Bidoux est pas venu bosser, je sais pas pourquoi mais on voit pas franchement la différence, et Putois est en mission je ne sais où. Des fois, je me demande si c'est vraiment moi la commissaire, beaucoup de choses m'échappent, j'ai l'impression qu'on me dit pas tout.

— Mais non, Géraldine, vous vous en sortez presque aussi bien que Royco.

— Merci, Ghislain, c'est gentil.

— Pour parler de choses sérieuses, on a eu un autre mort sur le tournage, j'ai appelé Margouling pour l'expertise, ce qui nous apprend déjà que Toulard y était pour rien pour le gosse et Montiel.

— J'ai dû avertir les affaires internes pour la poursuite d'hier, l'avocat de Toulard menace de nous poursuivre nous aussi, faut qu'on assure nos arrières.

— On verra ça plus tard. Pour le moment, on est presque sûrs qu'un serial killer disparu depuis trois ans a dessoudé les types sur le tournage. Et c'est sûrement lui le Tueur de l'Avent.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Les meurtres de l'Avent se sont arrêtés quand ont commencé ceux du film : je pense que le tueur veut se venger de Ghislain et moi, ils voulaient qu'on enquête sur l'affaire de l'Avent mais quand il a compris qu'on était plus au commissariat, il s'est renseigné et il a découvert qu'on travaillait comme consultants sur le film, donc il a tué là-bas pour nous provoquer. Il nous a dans sa ligne de mire, c'est sûr.

— Ca reste à voir, dit Géraldine, soucieuse.

Quelqu'un frappe à la porte :

— Entrez !

Claude ouvre la porte avec force et se présente avec à la main un bonnet de Noël à l'envers rempli de billets.

— Excusez-moi de vous déranger mais je fais une collecte pour mon sexe.

— Une collecte de sexes ? demande Palardoux abasourdi.

— Oui, enfin non, une collecte pour mon opération de changement de sexe.

— Bien sûr, Claude, on va participer, répond Garrec en cherchant un billet de vingt euros dans son porte-monnaie. Voilà, un bifton de plus.

— Je me demandais, dit Ghislain en lâchant quarante euros, ils en font quoi après du, enfin de votre, comment, engin, disons, plutôt, euh, de votre matraque ?

— De ma bite, vous voulez dire ?

— Oui, c'est ça.

— Ben, il la jète, que voulez-vous qu'ils en fassent, ils vont pas la mettre avec les autres pour en faire des guirlandes ? A moins qu'ils les recyclent, mais ça m'étonnerait.

— Et Jean-Gilbert, il est où, je l'ai pas vu ? demande Garrec pour changer de sujet.

— Il déprime, il s'est fait arnaquer tout son fric sur le net avec sa manie des Barbies. Ca lui paraissait un bon plan la filière yougo, mais il se doutait pas que les poupées correspondaient aux critères de beauté des pays de l'Est.

— Quoi, elles sont belles les filles de l'Est !

— Alors c'est peut-être pas les modèles le problème mais les gens qui les ont fabriqués. Selon l'enquête qu'a fait Jigé depuis, ses pseudo-Barbies ont été fabriquées par des irradiés de Tchernobyl, du coup ils ont les membres difformes et le travail de précision c'est pas leur fort.

— On peut pas leur jeter la pierre, dit Ghislain, comme toujours compatissant à l'approche de Noël.

— C'est sûr. Jigé est actuellement chez ma tante pour vendre tout ce qu'il a.

— Pourquoi votre tante lui rachèterait quoi que ce soit ?

— Pas ma tante, le mont-de-piété si vous préférez : avec la crise ils font leur beurre, il vient de m'envoyer un S.M.S. pour me dire que ça fait deux heures qu'il fait la queue et qu'il sait pas s'il pourra revenir au commissariat avant ce soir. En attendant si vous voulez vous marrer, jeter un œil sur ses poupées, elles sont hideuses, on dirait Liz Taylor en encore plus vieille et bouffie.

— Quelle horreur ! On devrait les refiler aux enfants pas sages comme punition, après ils fileraient droit. Bon, c'est pas tout ça Géraldine mais on a besoin de faire des recherches dans les archives à propos de notre affaire d'y a trois ans.

— C'est que pendant que vous étiez en train de jouer les acteurs, y a eu du changement ici : j'ai pas compris pourquoi mais Copé en personne m'a appelé la semaine dernière pour dire qu'il avait décidé de stocker les vieux dossiers ailleurs.

— Où ça ?

— Les déménageurs sont venus, ils ont tout pris, ça en faisait des cartons, et ils ont laissé une adresse, attends, je dois l'avoir sur ce bloc-note : « 3 rue Lepic ».

14h20, dans la palombière servant de planque à Bidoux et Putois. Hervé Bidoux, suant dans sa grosse parka argentée (il a toujours cru la blague de Royco selon laquelle seule une parka argentée peut effrayer le sanglier et éviter qu'il n'attaque l'homme), feuillète une pub Leader Price tout en bouffant du sauciflard piqué dans la glacière rouge, ce qui ne l'empêche pas d'être tourmenté par sa conscience.

— Je suis qu'un ripoux, un ripoux, murmure-t-il entre deux bouchées.

Soudain, il sursaute à cause d'un bruit provenant d'une des caches de drogue, sous une latte du plancher : il empoigne sa lampe torche, soulève la latte et la braque sur un petit animal roux aussi effrayé que lui (redoutant sans doute qu'il ne l'attaque à l'aide du sauciflard qu'il tient bêtement au-dessus de sa tête).

— Merde, ces petits connards d'écureuils ont grignoté la dope, Sylvain va pas être content ! Dégage-toi, retourne chez ta mère ! dit Bidoux en donnant un coup de pied à l'animal qui couine avant de s'échapper par la porte entrouverte. Eh, ça me donne une idée : je vais détruire moi-même la drogue et faire croire à Sylvain que c'est les écureuils, après tout ça sera qu'un demi-mensonge, donc une demi-vérité, et puis ça tuera pas de gosses innocents.

Il vide le premier sachet de cocaïne dans un saladier, puis le deuxième, quand il entend des bruits de pas : il éteint sa lampe torche et tente de se cacher sous son duvet à motifs de babas au rhum offert par Yolande, sa marraine moustachue, trente ans auparavant pour sa communion. La porte s'ouvre d'un coup sec :

— Qu'est-ce que tu fous là, Hervé ? dit Putois en tapant dans le duvet. Bobonne t'a foutu dehors ?

— Non, j'ai eu un petit creux, dit-il en sortant la tête. Tu sais, je crois que c'est Mahmoud qui avait raison : j'aurais dû faire comme lui.

— Quoi ? Te tirer au Maroc pour vendre des kebabs aux touristes ?

— Pas forcément ça, non, mais être en accord avec ma conscience.

— Depuis quand t'as une conscience, Bidoux ? Je croyais que t'avais qu'un estomac et peut-être un ou deux autres organes plus ou moins en état de marche mais une conscience ah ça, non, je savais pas ! Arrête tes conneries, je venais planquer le fric gagné par le Chacalou, il fait bien son job lui au moins, je peux te dire qu'il en écoule de la marchandise et au prix fort en plus. (Sylvain voit le saladier plein de coke.) Mais qu'est-ce que c'est ? T'as voulu piquer la drogue ? Pourquoi tu l'as foutu dans un saladier ?

— J'voulais pas la piquer, j'voulais la détruire, pour pas tuer des innocents.

— Des innocents ? Quels innocents ? Tu te fous de moi ? Ces gosses tueraient ta grand-mère pour avoir une dose !

— Sylvain, c'est fini, j'aurais pas dû m'engager avec toi dans cette histoire, c'est pas mon truc.

— Tu déconnes, gros lard ? Tu crois qu'il s'agit de déclarer forfait pour la triplette dans un championnat de pétanque ou quoi ? T'aurais pas dû me trahir, Bidoux.

Putois sort un flingue de la poche de son manteau et tire à trois reprises sur Bidoux, le laissant pour mort, dans ses plumes (doudoune en plumes d'oie) près de son sauciflard à moitié mangé. L'impitoyable ripoux met drogue et thune dans son sac avant de partir ; bien des heures plus tard, dans la nuit froide et sans lune, l'écureuil maltraité reviendra quant à lui se venger en grignotant le saucisson.

14h26, 3 rue Lepic. Garrec et Palardoux arrivent à l'endroit où sont censées se trouver les archives : il s'agit d'un vieil immeuble délabré peu propice au stockage de dossiers confidentiels.

— Ghislain, on s'est pas gourancé d'adresse ?

— J'crois pas, chef. C'est étrange comme endroit, c'est sûrement des locaux achetés pas cher par la mairie. Ca doit être mieux à l'intérieur.

— Vaut mieux, parce que si c'est pire tout va nous tomber sur la gueule.

Les deux agents entrent dans le bâtiment où une incroyable surprise les attend : les lieux sont sombres, humides, moisis, dégueulasses, pire encore que l'extérieur. Une voix leur parvient de ces ténèbres inquiétantes :

— Je suis contre les vieux systèmes, c'est hyper important comme attitude, je suis très calme, j'ai beaucoup de sang-froid, je le dis très clairement, j'ai beaucoup d'admiration pour Brice Hortefeux, moi j'aime ce qui est concret, je suis quelqu'un de très pragmatique, de très calme, hyper serein, et je le dis très simplement, le président de la République est exceptionnel, sa maîtrise force l'admiration...

— C'est pas la voix de Copé ? dit Ghislain, terrifié.

Une brusque lumière aveugle les deux flics, quelque chose de froid s'écrase sur leur gorge et un claquement retentit : quand leur vue redevient normale, ils constatent que des colliers de fer pendus au plafond les retiennent attachés par le cou et que Jean-François Copé est en face d'eux derrière un grand projecteur.

— C'est quoi ce bordel ? s'énerve Garrec.

— Du calme, mes poulets, la fête ne fait que commencer, dit Copé, très calme, avec beaucoup de sang-froid.

— Vous êtes le vrai Jean-François Copé ? demande Ghislain.

— Mais non, répond Garrec, cet imbécile porte un masque.

— Vous voulez peut-être que je l'enlève ? dit leur mystérieux interlocuteur.

Il enlève alors lentement son déguisement de latex, dévoilant son vrai visage provoquant chez Palardoux un cri d'horreur qu'il ne peut réprimer : derrière le masque de Jean-François Copé, il y a, comble de l'insoutenable, la gueule de Jean-François Copé.

14h32, au commissariat. Géraldine sort de son bureau toute tourneboulée :

— Votre attention, s'il vous plaît ! Je viens de recevoir un coup de fil de l'hôpital, Hervé a été hospitalisé d'urgence, on vient de lui tirer dessus à trois reprises.

— Chez lui ? demande Marie en arrêtant de se faire les ongles.

— Non, dans une palombière. On aurait également trouvé de la drogue sur place et un reste de saucisson. L'hôpital a été prévenu par un appel anonyme.

— Peut-être le meurtrier qui a eu des remords, propose Claude, jusque-là occupée à recompter sa cagnotte.

— Vous avez une idée de qui a pu faire ça ? demande Géraldine.

— Un putois avec un fusil ! dit fièrement J.R., au sortir des w.-c., en remettant sa braguette.

— Sylvain Putois ? dit Géraldine.

— Ou Norbert Putois, le célèbre architecte ? propose Troufignon.

— Non, un vrai putois, qui tenait un fusil. Mais c'est sûrement une allégorie. Ou une métaphore. Je veux pas accuser sans preuve mais j'ai des doutes sur Sylvain.

Sylvette prend alors la parole :

— Madame Géraldine, je dois vous avouer quelque chose : j'ai entendu plusieurs fois des conversations louches entre Hervé et Sylvain, quand ils allaient aux toilettes à côté de mon bureau. Je croyais qu'ils faisaient des trucs pas très net, mais j'étais pas sûre.

— Si seulement on avait un élément concret, dit Géraldine.

— J'en ai un ! affirme Marie en sortant son magnétophone et une mini-cassette d'un tiroir. Moi aussi je dois vous avouer quelque chose : je ne suis pas la secrétaire nunuche que vous croyez mais une journaliste d'investigation free-lance, j'ai infiltré ce commissariat pour écrire un livre sur les dérives policières en milieu urbain et j'ai pas été déçue ! Ecoutez ça !

Marie appuie sur un bouton et l'on entend distinctement une conversation volée entre les deux collègues : « Pourquoi tu voulais me voir ? / On a commis une boulette avant-hier, quand on a piqué le fric et la dope. / Ce péquenaud de Mahmoud s'est trompé, il a embarqué la Maïzena ? »

— C'est quoi de la Maïzena ? demande Hector.

— On s'en moque de ça, reprend Marie, ce qui est sûr c'est que ces deux pourris ont volé de l'argent et de la drogue au commissariat ! Si c'est pas un scoop béton !

— Je commence à comprendre, dit Géraldine, Bidoux a dû vouloir doubler Putois qui l'a abattu, le règlement de comptes classique entre voyous. Comme Mahmoud était dans le coup, il a préféré se tirer avant que ça ne se termine mal pour lui.

— Euh, si je peux apporter ma pierre à l'édifice, dit Hector en sortant une grande enveloppe de son tee-shirt, j'ai trouvé ça dans les vestiaires tout à l'heure. C'était sous le

casier de Garrec, j'l'ai vue en raclant le sol pour récupérer la monnaie que vous faites tomber de vos poches parfois. Comme je sais pas lire je sais pas ce qu'y a marqué, mais vu comment ça sent le shit ça doit être Mahmoud qui l'a écrit.

— Montrez voir, dit Géraldine en prenant l'enveloppe sur laquelle est marquée « Pour le lieutenant ». (Elle l'ouvre et lit rapidement la lettre.) Putain, c'est les confessions de Mahmoud sur tous leurs mauvais coups, il dit que c'était Putois le chef et que c'est même lui qui a tiré sur ma mère dans la cité<sup>1</sup> ! Faut absolument qu'on lui mette la main dessus au plus vite, heureusement toutes nos voitures sont tracées par G.P.S., on devrait pouvoir le repérer. J.R., avec moi, on a un Putois à mettre en cage !

Une fois les deux agents partis, Hector se tourne vers Marie :

— Dis, poupée, tu parles de moi dans ton livre ? lui demande-t-il en faisant involontairement son plus horrible sourire.

14h41, 3 rue Lepic, dans l'immeuble de la mort. Garrec et Palardoux, toujours immobilisés par un système ressemblant à celui qu'on utilise pour acheminer la volaille vers des machines d'abattage à la chaîne, supportent depuis dix minutes les propos décousus de Jean-François Copé.

— ...j'étais pas très bon à l'école, enfin si j'étais bon mais pas assez pour mon père, il était très exigeant, c'était un ancien prof d'Histoire à la Sorbonne et...

— Ah ah, vous êtes démasqué ! fanfaronne Ghislain malgré sa position peu reluisante. Le père du vrai Copé est proctologue, vous n'êtes qu'une pâle imitation !

— Ok, vous m'avez percé à jour. Je vais vous révéler mon identité.

— Te fatigue pas, Cantacuzène, on a compris ton petit jeu, dit Garrec tout en essayant en vain de se dégager.

— Bien joué, lieutenant Garrec. Comment vous m'avez reconnu ?

— T'es aussi siphonné que y'a trois ans, et je vois d'ici que ton pouce gauche est en plastique, ducon.

— Vous feriez bien de me parler sur un autre ton, déjà que j'ai quelques griefs à votre rencontre. Vous avez tout fait foirer, la dernière fois, alors que mon plan frisait la perfection. Après notre petite poursuite, j'ai terminé dans une eau à trois degrés, j'ai bien cru que j'allais y rester, si j'avais pas pu m'agripper à la vieille barque oubliée par un pêcheur bourré, je serais mort d'hypothermie. Après la suite a été logique : j'ai mis les voiles, je me suis fait

---

<sup>1</sup> Voir Episode 8, *Arrête ton char, Ben-Hur*.

refaire la gueule au Brésil d'après une photo de Copé et j'ai ourdi ma vengeance pendant trois longues années avant de revenir pour vous réduire en copeaux. Le calendrier de l'Avent, les morts sur le film, les archives déplacées ici, c'était moi. La gueule de Copé m'a donné mes entrées partout, même au concert de Véronique Sanson, et j'ai eu qu'à mettre un masque de Berléand pour entrer incognito sur le plateau de tournage. Une fois que je vous aurai tués dans d'atroces souffrances, je l'éliminerais, je prendrais sa place et je deviendrais président en 2017 ! Ca vous la coupe, hein ?

— Bof, fait Garrec, peu impressionnée. Autant les calendriers, les meurtres et la bombe, pourquoi pas, mais là votre histoire avec Copé, c'est du grand n'importe quoi... Et qu'est-ce qu'il vous a fait d'abord, ce pauvre kouglof rance ?

— Tout ! hurle Cantacuzène. C'est le symbole du pouvoir, de l'ordre établi ! C'est lui que je voulais faire sauter en 2005 si votre connard de collègue était pas venu me faire chier avec son calendrier à chatons ! Je serais rentré à la mairie déguisé en facteur et boom !

— Copé était déjà maire de Meaux y'a trois ans ? s'interroge Garrec à voix haute.

— J'en sais rien, répond Palardoux, vous savez, moi, la politique... Par exemple, Delanoë, il est de droite ou de gauche ?

— De gauche.

— Et Giscard ?

— De droite.

— Mais son fils, c'est bien Jacques Delors ?

— Vos gueules ! hurle Théodore Cantacuzène encore plus fort. Fermez-la ! (Silence.) C'est Martine Aubry, la fille de Delors, pauvre tache.

— Elle est de gauche ou de droite ? demande Ghislain.

— C'est toi que je vais buter en premier, le tondu ! s'énerve le psychopathe. C'est à cause de toi que tout a merdé la dernière fois ! J'avais respecté des contraintes chronologiques et calendaires extrêmement strictes, sans vous deux, tout aurait été parfait ! Vous avez même pas conscience à quel point vous êtes cons !

— Comme la lune, propose Ghislain.

— Quoi ?

— Mémé Chouchen, quand je lui cassais une bouteille de liqueur de poireaux sans faire exprès, elle me disait que j'étais con comme la lune. Je sais pas si ça peut aider, mais ça donne un point de référence...

— Stop ! J'veux plus vous entendre : quand vous allez voir ce qui vous attend, vous en aurez le souffle coupé ! Voici l'ultime engin de mort, la Dati-Machine !

Cantacuzène sort une télécommande de sa poche et actionne d'autres projecteurs : dans le fond de la salle trône une gigantesque machine en fer et PVC couvertes de loupiotes clignotantes, peinte à la va-vite en couleurs flashys, avec au centre un siège et un écran tactile.

— Vous êtes sûr pour le nom ? demande Garrec.

— Moi je trouve ça un peu kitsh, dit Ghislain, on dirait un vieux jeu télé.

— Pas du tout ! se vexe Cantacuzène. Ecoutez un peu avant de critiquer : à tour de rôle, les attaches vous retenant par le cou comme de vulgaires poulets de batterie vont vous emmener jusqu'au siège de torture par un système électrique que j'ai moi-même conçu, enfin je me suis aidé de plans que j'ai récupérés à la mairie mais c'est pas le problème, une fois installé vous n'aurez aucun moyen de fuir, la machine se mettra alors en route en vous posant des questions sur des dates célèbres, si vous répondez mal un système de tuyau vous gavera alors automatiquement de dattes, notez le jeu de mot, et au bout de trois erreurs, la sanction tombera : une lame de quatre mètres sortira de la fente que vous voyez là-bas et vous coupera en deux par le milieu.

— Vous bluffez ! dit Garrec.

— Pas du tout, répond Cantacuzène en appuyant sur un bouton.

Une lame de quatre mètres jaillit alors de la fente, cisaille l'air et se rétracte.

— Je crois qu'il bluffe pas, chef, dit Ghislain en déglutissant.

14h45, dépotoir Jacques Ballutin de Meaux. La voiture de Sylvain Putois s'arrête sur le terrain vague désert, suivie quelques secondes plus tard par une berline noire. Putois l'ignore et déambule parmi les déchets nauséabonds ; derrière lui, l'homme en costume sombre sorti de la berline entreprend une discrète filature. Soudain, alors qu'il se trouve sur une plate-forme en hauteur près d'un poste de commande, Putois se retourne et s'adresse au type en noir en contrebas.

— Ca va, Jurgen ?

— Bougez pas, Rigobert ! dit-il en sortant son arme. C'est fini pour vous ! Je sais tout ce que vous avez fait, ça fait des mois que je vous suis : les vols, le racket, la drogue, la tentative d'assassinat du lieutenant, j'ai tout vu, tout photographié !

— Vous pouvez rien contre moi, j'suis protégé, vous avez oublié ?

— Plus maintenant : les bœufs-carottes ont fait exprès d'arrêter les poursuites au commissariat parce qu'ils savaient que t'étais responsable et qu'ils avaient trop besoin de toi pour t'envoyer en taule, mais c'est fini ! On a serré le bras droit de Rapaic qui l'a balancé hier, tu ne nous es plus d'aucune utilité ! dit l'agent spécial Jurgen Zip à Putois, qui à ces mots se décompose.

Le nom de Marduk Rapaic, parrain supposé de la mafia albanaise, renvoie Sylvain deux ans en arrière, à l'époque où il était étudiant multi-redoublant à la faculté d'excrémentologie de Strasbourg et où il s'appelait encore Rigobert Flonflon. Après une soirée mousse trop arrosée dans un bar de la vieille ville, il avait terminé dans la ruelle attenante, à vomir : c'est alors qu'il avait vu de ses propres yeux Rapaic buter un mauvais payeur à la tronçonneuse, vêtu d'une blouse en plastique, de gants de cuisine et d'un petit bonnet de bain pour éviter les projections. La police avait tout de suite saisi l'importance de son témoignage : grâce à lui, Rapaic allait être mis sous les verrous. Coincé, le baron de la pègre attendait son procès. Pour éviter que Rigobert ne se fasse descendre, l'agent spécial du programme de protection des témoins Jurgen Zip avait eu une idée de génie : faire entrer Rigobert dans la police sous un faux nom pour le coller en sûreté dans un bureau. C'est là que les choses avaient merdé : Rigobert Flonflon, devenu Sylvain Putois, avait profité de son impunité totale pour s'en mettre plein les fouilles. Face à la colère de ses collègues ignorant la supercherie, il lui avait été nécessaire de se faire la malle : Jurgen l'avait fait muter à Meaux en espérant qu'il allait se calmer. Chargé de le surveiller malgré tout, il n'avait rien raté de ses incartades avec Bidoux et Mahmoud, sans avoir le droit d'intervenir : le témoignage accablant de Nemed Ploukic, l'ancien bras droit de Rapaic, coincé en flag' dans une affaire de trafic d'organes, changeait considérablement la donne.

— Tu m'auras pas, Jurgen, personne pourra m'arrêter !

— Descends, Rigobert, je veux pas te faire de mal, mais tu dois te rendre.

— Ah ouais ? Dis, Jurgen, tu sais que j'ai fait un stage dans une décharge à la fac d'excrémentologie de Strasbourg ?

— Non, et alors ?

— Je sais comment fonctionne une broyeuse géante et t'es dedans en ce moment.

Putois presse alors divers boutons se trouvant sur le poste de commande et la machine se met en marche : Zip est prisonnier d'un réservoir d'acier puant servant à compacter les déchets qui se rétracte progressivement et finit par l'écraser après une salve d'« Au secours ! » assez pathétiques. Putois descend l'escalier métallique en sifflotant et regarde le

résultat de l'opération, soit la masse sanglante ressortant d'un énorme tuyau relié à la broyeuse :

— Tu fais moins ton malin, maintenant ! dit Putois à l'adresse de Jurgen Zip devenu un cube de chair rose humide et mou.

14h54, à côté de la Dati-Machine. Garrec et Palardoux, sentant leur fin arriver, essaient de gagner du temps pour embrouiller le terrible Théodore Cantacuzène.

— Dati-Machine, ça fait référence à la ministre incompétente en cloque ? demande Garrec.

— Evidemment, c'est l'outil rêvé pour la réinstauration de la peine de mort, explique le psychopathe. J'ai d'ailleurs envoyé un courrier recommandé au cabinet de Rachida avec les plans de mon invention et les directives pour sa mise en fonctionnement. Mais assez parlé : il est temps de passer à la démonstration. Vous m'en direz des nouvelles !

— Une dernière chose, Cantacuzène, intervient Garrec. Pourquoi des dates ?

— Les fruits ?

— Non, votre obsession pour les calendriers.

— Mon père était prof d'Histoire, il me forçait à apprendre des dates par cœur, mes parents ont divorcé, ma mère a sombré dans la drogue et la prostitution, j'ai jamais revu mon père, j'ai toujours cru qu'il était parti à cause de moi parce que je connaissais pas bien mes dates. Ca vous va comme explication, docteur Freud ?

— Les ficelles sont un peu grosses, remarque Garrec.

— Et pourquoi vous nous en voulez autant ? s'enquit Ghislain.

— Parce que y'a trois ans, vous avez aussi tué mon fils de trois ans avec vos conneries ! Il a sauté dans l'explosion de la bombe qui a pété devant chez moi par votre faute.

— On croyait que c'était un gosse qui passait dans la rue, dit Garrec, en tout cas c'était pas votre fils.

— Techniquement non, je l'avais kidnappé dans une crèche mais c'était mon fils quand même, si vous l'aviez pas tué ce serait devenu un grand prof d'Histoire !

— Et vous, pourquoi vous êtes pas devenu prof ? demande Garrec.

— Je me suis fait virer de la fac pour une histoire de bouquins que j'avais oublié de rendre mais j'étais innocent ! Fermez-la maintenant, il est temps d'en finir ! dit Cantacuzène en actionnant sa terrible machine.

Au moment où il s'apprête à appuyer sur le bouton envoyant Garrec et Palardoux à une mort certaine, la porte s'ouvre dans un grincement.

— On est sauvé ! s'écrie Ghislain.

— Ca ça m'étonnerait, crétin ! réplique Sylvain Putois en le braquant avec le magnum 357 trouvé dans la voiture de Zip.

— Comment vous nous avez retrouvés ? demande Garrec.

— J'ai mis une balise sous votre immonde Coccinelle, j'attendais le moment propice pour vous dessouder. Au fait c'est moi qui me suis déguisé en petite vieille pour vous tirer dessus aux « Bois jolis ». Vous aurez moins de chance cette fois-ci !

— Attendez, vous êtes qui ? gueule Cantacuzène. Ce sont mes victimes !

— Qu'est-ce qu'il fait là, Copé ? répond Putois, surpris.

— C'est pas le vrai, explique Ghislain. C'est un tueur fou qui veut nous couper en deux comme un Dany Lary chtarbé !

— Désolé monsieur, mais c'est à moi de les tuer, se défend Putois, je les ai vus avant vous.

— Tu parles ! Ca fait trois ans que j'aurais dû me les faire !

— Ah, vous avez la priorité, je le reconnais. Allez, entre tueurs, on peut s'arranger : je prends la mégère et je vous laisse le p'tit tondu, ça marche ?

— Ca me gêne, j'avais tout prévu pour eux deux, dit Cantacuzène tout en réfléchissant. Bon, c'est vrai, c'est surtout lui que j'ai envie de buter.

— Allez, faite un geste, le supplie Putois.

— Ok, ok, je la détache et vous allez la flinguer ailleurs, on bosse ici ! peste Cantacuzène, prenant sur lui pour se résoudre à cette concession.

Alors qu'il détache le collier métallique de Garrec en appuyant sur sa télécommande, un barnum de tous les diables se fait entendre à l'extérieur :

— Bougez-vous, tas de feignasses, flemmards, sacs à merde, bons à rien ! beugle Mickaël Navet en entrant dans l'immeuble décrépit suivi par toute son équipe transportant des caisses, des projecteurs, des caméras et du matériel hi-fi. Eh, les flics, vous êtes déjà là ? Tant mieux, tant mieux, on tourne la scène de la rave-partie cette aprèm, enfin, la soirée gothique, vous savez, allez, tout le monde s'active, on a du pain sur la planche, bande de lavettes !

Une meute de technicien envahit la pièce, tire des câbles et installe le matériel sous les regards médusés de Cantacuzène et Putois.

— Putain, il est vilain comme une blatte ce figurant ! dit Navet en montrant Cantacuzène. On dirait Jean-François Copé en plus moche, c'est dire ! Sophie, va me maquiller cette horreur et insiste bien sur le fond de teint.

La maquilleuse souffre-douleur commence à poudrer le nez du tueur sanguinaire qui ne met pas longtemps avant de perdre son calme :

— Dégage, connasse ! Vous êtes qui, tas de vermines ! Je vous hais, je vous déteste ! Barrez-vous de ma scène de crime !

— Ecoute, coco, j'ai loué la salle pour la journée alors m'emmerde pas, rétorque Navet. Et c'est quoi cette machine ridicule ? Virez-moi cette merde !

Alors que les assistants du Ed Wood français se dirigent vers la Dati-Machine, que Cantacuzène en reste coi et que Putois n'est pas très zen, la porte claque pour la énième fois :

— On sait que t'es là, Putois ! s'exclame Géraldine l'arme au poing avec J.R. sur ses talons. Maman, Ghislain, qu'est-ce que vous faites là ? C'est quoi ces caméras ? Oh, bonjour monsieur Copé, ça me fait plaisir de vous voir.

— C'est lui le tueur ! dit Ghislain toujours attaché. Et Sylvain allait tirer sur Chantal !

Dans la situation d'extrême confusion à laquelle tous sont rendus, Cantacuzène prend la fuite et Putois itou. Le ripoux slalome entre les techniciens quand un projectile d'un poids conséquent s'écrase sur sa tronche et l'assomme net.

— Que mon maître en shamanisme le grand Rakh-Lappuk me pardonne, murmure J.R., les yeux au ciel, après avoir lancé sa précieuse boule de cristal sur le fuyard.

— Arrêtez, Cantacuzène ! hurle Garrec.

Ce dernier n'obéissant pas, le lieutenant saisit le carcan métallique auquel elle était attachée et le propulse le long de sa tringle fixée au plafond : le collier cogne la nuque du tueur, se referme sur sa gorge et l'expédie directement sur le siège de la Dati-Machine qui s'allume automatiquement.

— Libérez-moi !

— On va voir si vous connaissez vos dates, Cantacuzène !

Un jingle électronique retentit et la voix enregistrée du psychopathe sort d'un petit haut-parleur :

« Question numéro 1 : en quelle année Fleming a-t-il inventé la pénicilline ? »

Cantacuzène tape « 1927 » : un tuyau lui rentre dans la bouche et une flopée de dattes lui tombe dans le gosier.

« Question numéro 2 : en quelle année a eu lieu la bataille de Waterloo ? »

Cantacuzène tape « 1814 » : les dattes s'accumulent de manière inquiétante.

« Question numéro 3 : en quelle année Patrick Fiori est-il né ? »

— Merde, merde, merde ! s'écrie Cantacuzène. C'est une question piège, ça !

— Ca fait partie de la culture générale, rectifie Garrec.

Le doigt tremblant, le psychopathe tape « 1972 » : le tuyau se rétracte, Cantacuzène soupire, un cliquetis se fait entendre et une lame de quatre mètres apparaît en une fraction de seconde pour le trancher par le milieu comme un bout de jambon de pays.

— Bad luck, dit Garrec en contemplant les deux moitiés du corps de Cantacuzène, l'une maintenue en l'air par le cou et l'autre reposant dans une mare de sang.

— Vous pourriez me détacher ?

— Attendez, Ghislain, vous voyez pas qu'on est occupé ? répond Géraldine en passant les menottes à Putois.

— Bon, on peut tourner, maintenant ? s'impatiente Mike Navet alors que Philippe Raklet part d'un irrépressible fou rire.

Samedi 13 décembre, 8h45, joaillerie « Barbichouille » de Meaux. Garrec, en plus grande et plus grosse, entre seule et en uniforme dans la boutique de luxe qui ne sera ouverte au public que dans un quart d'heure.

— Bonjour Monsieur, lieutenant Garrec, dit-elle d'une voix hésitante laissant penser qu'elle est sévèrement enroutée en montrant son insigne.

— Bonjour Madame, vous venez pour le transfert, j'imagine ? répond un homme d'aspect très digne avec un nœud papillon. Je suis Edmond Fibrome, le propriétaire de la joaillerie. Je suis enchanté de vous voir, mais je pensais que nous devions transporter les pièces en camion sécurisé jusqu'à l'exposition à 8h50 précises.

— C'est ce que nous allons faire pour le gros de la collection, mais afin de prévenir toute tentative d'effraction je vais acheminer moi-même les diamants avec mon collègue qui attend dans la voiture.

— Bien. Ca me paraît une bonne idée.

Fibrome attrape une mallette en kevlar et y dépose avec beaucoup de soin douze pierres d'une valeur inestimable, les astique avec un mouchoir en soie, ferme la mallette avec double système de verrou et la tend à Garrec.

— Mon assistant Henri Lesturgeon est déjà à l'exposition, dit Fibrome, il procédera lui-même à l'ouverture de la mallette, il est le seul avec moi à connaître le code.

— Je n'en doute pas, répond Garrec avec un sourire.

Alors qu'elle est sur le point de partir, Edmond Fibrome l'interpelle :

— Attendez, lieutenant ! (Garrec se retourne.) Remontez-moi votre carte et votre insigne, je vous prie. Hum, oui, c'est bon, ce sont bien des vraies, dit-il après une observation prolongée. Désolé de cette précaution, mais imaginez que je donne mes précieux diamants à quelqu'un qui ne serait pas de la police !

— Ce serait regrettable, répond Garrec avant de quitter l'établissement.

Le lieutenant fait une cinquantaine de mètres à pied puis se met au volant d'une caisse pourrie en posant la mallette sur le siège passager. La perruque et le masque sur-mesure fabriqué d'après une photo de Garrec volée dans son casier tombent : il s'agit de Roberto Vapero, dit « le Vaporetto », qui a profité de son passage éclair au commissariat quelques jours plus tôt pour dérober carte, insigne et uniforme en prévision de ce coup audacieux.

— Encore un effort, Lesturgeon, c'est bientôt fini, dit-il à voix haute avant de démarrer à l'adresse de l'assistant de Fibrome, enlevé le matin même à son domicile, ligoté et bâillonné en slip dans le coffre.

Mardi 30 décembre, 18h01, salon d'honneur de la mairie de Meaux. Invités, politicards nazebroques et journalistes de seconde zone ont été conviés à la réception organisée par le maire Jean-François Copé en l'honneur des deux héros de cette fin d'année : la médaille du courage doit en effet être remise au lieutenant Chantal Garrec et à l'inspecteur Ghislain Palardoux pour leur sang-froid dans l'affaire dite « du Faux Copé », serial killer particulièrement retors qui voulait s'en prendre physiquement à ce bon vieux potiron raplapla. Les deux flics sont sur l'estrade, en retrait, pendant que le maire soliloque :

« Je le dis très clairement, la police de Meaux fait un travail tout à fait remarquable, hyper pragmatique, et j'aimerais en profiter pour citer l'« Aigle de Meaux », Jean-Gnafron Bossuet, qui dans ses *Mémoires d'outre-tombe*...

— Ben dis donc, chef, c'est impressionnant, tout ça, souffle Ghislain, dont les cheveux n'ont guère repoussés, à sa supérieure debout à côté de lui.

— Tu parles d'un cirque, on n'a juste fait notre boulot, pas besoin de tous ces salamalecs ! Et Copé est tarte comme c'est pas permis, on dirait un gros champignon poilu.

— Vous exagérez, chef, moi il me fait penser à un porc-épic écrasé. Et puis c'est bien cette cérémonie, c'est gratifiant, on va être décoré, Mémé Chouchen est même venue malgré sa phlébite au mollet et son lumbago...

— Comment elle s'est fait ça ?

— Elle a voulu transporter toute seule son sapin pour le réveillon, et avant elle l'avait coupé elle-même à la hache. Enfin, elle est là, c'est le principal, comme tout le commissariat.

— Pas vraiment, Ghislain. Putois est en taule, Bidoux à l'hosto, Marie a disparu soi-disant pour écrire un livre et on sait pas ce qu'est devenu Mahmoud.

— Puis il manque Géraldine.

— M'en parlez pas, Ghislain, sinon j'vais exploser ! Se faire muter à Prayssas dans le sud-ouest à cause de mon ex-mari, ça me fout les boules ! Ce salopard de Vaporetto s'est fait passer pour moi pour piquer six millions d'euros de diam's, Géraldine aurait pu l'arrêter au commissariat et elle a rien fait ! Si ç'avait été moi, ce sale voleur serait en taule !

— Souriez, chef, y'a Paimpol au premier rang qui nous photographie.

— ...et c'est pourquoi, reprend Copé, je voudrais décorer aujourd'hui deux policiers exceptionnels, Chantal Garrec et Ghislain Palourde, euh, Palardoux !

Les deux agents s'avancent et le maire de Meaux les épingle d'une immonde médaille de général en pré-retraite sous le crépitement des flashes.

— C'est un grand honneur, murmure Ghislain, ému.

— Vous saviez que Macha Mériel a reçu la même ? réplique Garrec.

— Chantal, je serais ravi de mieux vous connaître, dit Copé d'un ton mielleux, nous pourrions discuter en privé au cours de notre petite sauterie...

— Tu m'as prise pour qui, vieux dégoûtant ? s'énervé Garrec en lui mettant un coup de genoux dans les parties.

— Chef, je crois que monsieur Copé pensait pas à mal, il voulait parler de la réception qui va être donnée en notre honneur...

— Ah ? Bah, désolée.

— C'est bon, je vais hyper bien, répond Copé d'une voix aiguë, à genoux, en se tenant l'entrejambes pendant que Paimpol le mitraille avec son flash.

Mercredi 31 décembre, 8h10. Mémé Chouchen, dégustant un petit calva à la terrasse d'un café, lit la une du « Choc de Meaux » où figure la photo prise par Paimpol avec ce titre : « Scandale Copé : deux flics mettent le maire de Meaux sur les rotules ».

— Pff, ç'est pas bientôt fini ces conneries ? soupire-t-elle en sifflant son verre.

**FIN DE LA SAISON 1**